

Marianne est née le 31 décembre 1945. Elle a été baptisée ainsi le jour de sa naissance par sa mère, fille-mère qui s'était trouvée enceinte d'un jeune soldat du Reich et tondu au moment de la libération. Le beau soldat était mort sur un quelconque champ de bataille et la jeune maman avait ainsi nommé son enfant, espérant de la sorte la laver de la honte qui l'avait inondée, elle sa mère, indigne d'une France qui se relevait difficilement du conflit.

C'est donc en tant que Marianne qu'elle avait vécu, alors que, ce que sa jeune maman ne savait pas, c'est qu'en fait cette petite fille aux joues roses s'appellerait réellement Greta. Car comme chacun le sait, les bébés portent déjà en eux, du fond des entrailles de leur génitrice, le nom qui est le leur. À charge pour leurs parents de découvrir quel est ce nom. Lorsqu'ils y parviennent, l'enfant commencera son chemin de vie en étant équilibré. Mais lorsqu'ils font fausse route, le pauvre bambin démarrera son chemin en boitant avant même d'avoir fait ses premiers pas. Le déséquilibre peut parfois être en partie réparé pour peu que le deuxième ou troisième prénom soit le bon. Malheureusement, cela se produit fort peu souvent.

Marianne, porteuse de cet unique petit nom, avait donc grandi comme elle pouvait, boiteuse du corps, il est vrai. Mais pas de l'âme. Oh non ! Pas de l'âme ! Qu'elle avait

belle, droite, lisse et brillante.

Cette histoire débute alors que Marianne venait d'emménager dans un petit appartement d'un immeuble fort exigü et doté uniquement de deux étages, et dont l'entrée se situait dans une rue elle aussi très exigüe. L'immeuble était coincé entre des géants de huit niveaux et cela faisait du logis de Marianne un lieu fort sombre qui avait attiré bien peu de prétendants pour y emménager. C'est d'ailleurs ainsi que Marianne avait pu en obtenir rapidement la jouissance. L'appartement de Marianne était au deuxième et comportait deux fenêtres, une pour sa chambre-salon-salle à manger et l'autre pour la salle de bain, donnant toutes deux sur la rue en question. Aux yeux de Marianne, le grand luxe de cet appartement se situait à l'extérieur de celui-ci et n'existait que parce qu'il était situé au deuxième étage : il s'agissait d'un balcon pour chaque fenêtre ! Les appartements du premier palier ne pouvaient en être pourvus, car la rue n'était pas assez large pour cela. L'existence d'un balcon aurait gêné la circulation des véhicules un peu hauts sur roues, camions de pompiers en tête de liste !

Ainsi, lorsque Marianne se postera sur l'un de ses balcons, elle pourra aisément toucher la main de la personne habitant l'immeuble d'en face, lui-même habillé de balcons dès la deuxième rangée de fenêtres. Mais cela ne se produira sans doute jamais, car l'appartement en face du sien était vide depuis - lui a-t-on dit - une bonne dizaine d'années. « Dommage », s'était dit ce jour-là Marianne en sautillant (eh oui, malgré sa boiterie,

Marianne avait toujours aimé sautiller, au risque parfois de s'étaler par terre) vers sa cuisine qui n'avait pas de fenêtre, mais ce n'est pas grave, afin d'y préparer son premier repas sous ce toit qu'elle aimait déjà au-delà du raisonnable.

Aujourd'hui, c'était le 31 décembre 1965, Marianne avait vingt ans et ce qu'elle ne savait pas encore, c'était qu'avant le début de l'année 1966, elle allait apprendre qu'elle se prénomme en fait Greta et que ses origines, en Greta qu'elle était, se situaient quelque part en Forêt-Noire...

Et pour ce faire, à partir de maintenant, cette histoire va se raconter au présent !

## PREMIÈRE PARTIE

31 décembre 1965

8 h 03

Graaaaaand jour !! Marianne va prendre possession de son nouveau lieu de vie.

Rue des Étourneaux. Sa mère lui a toujours dit qu'il faut assumer ce que l'on est et construire sa vie en cohérence avec cela. Son cadre de vie, cadre qu'elle trouve joli à vous en faire exploser le cœur, sera donc dans cette rue-là, puisqu'elle a – on dit – une cervelle de moineau. Les étourneaux seront alors parfaits. Elle aime bien, elle, l'idée d'avoir une cervelle de moineau. Ils sont mignons les moineaux, au plumage duveteux et doux, tel celui d'un pelage de chaton. En ce moment, ils sont dodus et toujours pressés, le besoin de s'alimenter faisant loi. Alors ils sautillent sans cesse, comme Marianne. La boiterie en moins. Marianne ne sait pas pourquoi elle boite. Sa mère lui a dit que cela a toujours été ainsi. Pourtant, aucun médecin, aucun examen n'a jamais

permis de trouver une explication à sa boiterie. Allez comprendre...

Numéro 96 bis. Parfait ! Le 96, c'est pour son côté biface : à la fois intellectuelle et manuelle, dans le partage, et tout à coup pensive et repliée sur elle-même, très fille parfois et franchement garçon l'instant d'après... Le neuf et le six, inverses l'un de l'autre. C'est parfait. Le bis est tombé à point nommé : sa mère lui a toujours dit qu'il est important de prévoir dans sa vie un plan de secours, une sorte d'itinéraire bis. D'ailleurs, cette façon de voir les choses va comme un gant à Marianne, elle a deux lignes de vie. Si, si ! Pas une ligne qui se casse, puis qui reprend, comme cela se voit relativement souvent. Non, non, rien d'aussi couru. Deux lignes de vie en tous points similaires et qui se déroulent côte à côte. Allez comprendre...

Ahhhh... Marianne s'étire d'aise, tout en sirotant à petites gorgées bruyantes un café brûlant à la terrasse d'un café proche de son futur nid. Futur proche. Très proche. Il est « clefs moins une heure », se dit-elle pour elle-même à voix basse.

Elle entend tout à coup une voix quelque peu étouffée, comme prisonnière d'un tampon de ouate, et qui annonce :

– Eh bien moi, je suis à clefs moins six heures !

Marianne se tourne vers la voix. Elle découvre alors un épais manteau jaune moutarde d'où émerge... un passe-montagne laissant à peine entrevoir une paire d'yeux...

– Tiens, dit Marianne, vous n'avez pas les deux yeux

de la même couleur !

- Exact, un bleu et un vert.
- C'est original.
- C'est surtout involontaire.

Marianne regarde le manteau de ce qui semble, à la voix, être un jeune homme.

– Oui, je sais, la couleur est un peu spéciale. Mais je n'avais que cela pour me tenir vraiment chaud. J'adore prendre mon café en terrasse, même l'hiver. Et là, avec le moins cinq du jour, je ne voulais pas attraper froid. Je prends possession des clefs de mon appartement à quatorze heures et je voulais éviter de mourir d'une pneumonie sur le paillason du notaire juste avant de signer.

- Eh bien moi, c'est surtout l'hiver.
- Pardon ?

– Excusez-moi, je parle souvent en sautant certaines des étapes de ma réflexion. Ça donne lieu à des incompréhensions. Moi aussi je prends mon café en terrasse, mais ce n'est pas AUSSI l'hiver, c'est SURTOUT l'hiver. Quand tout le monde est à l'intérieur.

– Mais je ne vous ai pas demandé, ça ne vous dérange pas que je vous parle ainsi ?

– En fait si, ça m'a dérangée dans mes pensées.

– Oh ! Désolé. Dans ce cas, je vais me taire...

– Non, non, vous pouvez continuer à me parler. De toute façon, j'ai oublié mes pensées.

– Mince, vraiment désolé.

– Arrêtez donc d'être désolé, je vais finir par vous

trouver désolant. Pour mes pensées, ce n'est pas grave. Ça devait sans doute être ainsi. Vous savez, parfois, les pensées ne mènent à rien d'intéressant. J'en prendrai d'autres, ce sera aussi bien. Réchauffer les restes, ce n'est pas mon truc, c'est bon pour ceux qui ont connu la guerre, comme ma mère. Continuez donc à me parler, je vous écoute.

– Eh bien... je ne sais plus trop quoi dire...

– Pas grave. Nous pouvons aussi nous taire de conserve.

– C'est vrai.

Ainsi, le jeune homme au manteau moutarde et Marianne s'étaient tus, chacun allant se réchauffer au creux de ses pensées.

Au bout d'une demi-heure de cette conversation muette, Marianne s'était levée, elle était allée directement vers le manteau et postée devant lui droite comme un I, lui avait tendu une main franche et vigoureuse qu'il avait saisie. Marianne avait alors secoué cette main comme l'aurait fait un catcheur enchanté de sa rencontre. Sous l'effet de ce séisme, le manteau avait eu un peu mal à l'épaule. Quant à Marianne, elle avait trouvé la main bien douce.

Elle avait lancé un « Bonnes clefs à vous », qui était venu se calquer sur la même phrase émise par le passe-montagne. Aucun des deux n'avait souri ni exprimé son étonnement. Puis elle avait tourné les talons et s'était éloignée.

Cinq ou six mètres plus loin, elle avait fait demi-tour, se dirigeant donc de fait vers son compagnon de café. Celui-ci avait commencé à se lever, pensant à une suite de conversation, mais Marianne était passée devant lui d'un pas cadencé aux talons sonores digne de l'armée russe, en lâchant juste un « Trompée de direction. Hi hi... C'est de l'autre côté... ».

Le manteau avait regardé Marianne s'éloigner en lui adressant un signe de la main, qu'elle n'avait bien sûr pas vu. Mais elle l'avait senti. Oui, elle l'avait si bien senti...